

Que diraient nos dames ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 19

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Lottive, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstern & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES CULOTTES NEUVES

Vous avez connu sans doute Baban, dit « Berclure », à cause de sa haute et maigre taille portée sur des jambes pareilles à des échasses ? Baban essayait un soir les culottes neuves que sa femme lui avait rapportées de Moudon. Chose inouïe, elles se trouvèrent un peu longues.

— Tu me les raccourciras, dit-il à sa femme.

— Raccourcis-les toi-même, si tu veux. Moi, j'ai autre chose à faire. Tu sais bien que je dois préparer ma lessive.

— Julie, dit alors Baban à sa fille, tu sauras bien me les remplier d'une idée par le bas ?

— Je peux pas à présent, père; il faut que j'aide à la maman.

— Belle-mère, cria-t-il à l'oreille d'une petite vieille assise au coin de l'âtre et qui était un peu sourde, belle-mère, les culottes de Moudon se trouvent un tantinet trop longues; est-ce que vous me les raccourcirez de deux ou trois doigts ?

— J'ai pas le temps, répondit la vieille en brandissant un couteau; bien heureuse encore si je finis de peler mes pommes de terre avant que tout le monde soit couché.

Laissant son pantalon neuf sur la table de la cuisine, le pauvre Baban monta tout penaud à la chambre conjugale, ce qui ne l'empêcha pas de s'endormir aussitôt qu'il fut dans le grand lit à ciel.

Leur ouvrage fini, les trois femmes s'allèrent coucher à leur tour.

Baban ronflait comme un orgue. En l'entendant, sa femme eut un remords. Se levant doucement, elle rallume la lampe, descend l'escalier sur la pointe des pieds, prend ses ciseaux — cric, crac ! — pique de son aiguille dans l'étoffe — tic, tic ! — et en un clin d'œil les culottes furent rognées de la largeur de la main. M^{me} Baban dormit si bien là-dessus que la trompette de son mari ne l'éveilla plus de toute la nuit.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'elle s'était recouchée que sa fille, sans faire plus de bruit qu'une souris, s'emparait à son tour des chausses paternelles : « Il ne serait pas juste, se disait-elle en coupant le bas, qu'ayant trois femmes à la maison, ce pauvre père marche sur l'ourlet de son pantalon. » Et elle remonta l'ourlet de près d'un demi-pied.

Le croiriez-vous ! la belle-mère elle-même fut prise de compassion au milieu de la nuit : « Si je ne les lui raccourcis pas, murmurerait-elle, personne ne les lui raccourcira. » Et de trotter à pas menus et de faire rapidement la même besogne que sa fille et que sa petite-fille.

Lévé le premier, Baban ressaya ses culottes : cette fois, elles lui couvraient à peine les genoux !

Sa femme le trouva ainsi, les jambes nues, pétrifié à la cuisine.

— Eh ! mon Dieu, s'écria-t-elle en joignant les mains, quelle vergogne !

— Je crois bien qu'il a perdu la tête, fit la

belle-mère, survenant sur ces entrefaites, avec sa petite-fille.

— Est-ce que c'est le père qui s'est arrangé ainsi ? demanda la jeune fille.

— Bien sûr, répondit M^{me} Baban, au lieu d'avoir un peu de patience, d'avoir confiance en moi, monsieur s'est relevé la nuit et a voulu se mêler de ce qui ne le regardait pas et faire sa couturière !... Va te cacher, gros gnagniou, va cacher tes mollets !

Baban, se demandant s'il rêve ou non, s'ellipse sans mot dire, honteux lui-même de sa mine de héron qui aurait mis un caleçon de bain. V. F.

NOS GOSSES

Au sortir de l'école, deux bambins parlaient amour. — Vrai, il n'y a plus d'enfants !

Ils n'étaient pas très au clair. Cependant, après avoir longuement discuté, l'un, fils du charbon du village, un gosse à frimousse éveillée et qui déjà commençait à s'intéresser au métier paternel, fait à son petit compagnon :

— Ecoute, l'amour, moi je crois que je sais ce que c'est. Ça doit être quelque chose comme la graisse de char; c'est ça qui fait tourner les roues.

*

Deux autres gosses étaient, l'autre jour, en conversation sur Saint-François. Un de nos médecins, qui attendait le tramway, surprit leurs propos :

— Qu'est-ce qu'il fait ton père ?
— Il est négociant. On a un magasin à la rue Saint-Laurent.
— Ah ! oui...
— Et le tien, que fait-il ?
— Oh ! le mien, il est... évangéliste.
— Évangéliste?... Alors il ne fait rien. C'est pas un métier ça !

*

Deux fillettes, cette fois-ci, discutaient de la péritiphilite.

— Mais, demande l'une, qu'est-ce que c'est que la péritiphilite ?
— Je crois que c'est un boyau qu'on a de trop et qui fait mal quand on ne l'ôte pas.

QUE DIRAIENT NOS DAMES ?

Que diraient nos dames si nous agissions envers elles ainsi qu'on le faisait il n'y a pas bien longtemps encore, en Angleterre, à l'égard des femmes qui parlaient trop ?

C'est avec des « muselières », de véritables muselières, que les autorités anglaises imposaient autrefois la loi de discrétion aux comères intempérantes.

L'usage est aujourd'hui aboli de museler les dames, mais il reste de nombreuses muselières pour dames, réduites maintenant au rôle passif de curiosités archéologiques.

Généralement, la muselière pour dames se composait d'une double armature en fer qui

emprisonnait la tête entre deux cercles rigides. Un de ces cercles était horizontal et passait dans l'axe de la bouche, qui était l'instrument même de la faute. Une baguette en fer pénétrait dans la gorge et comprimait la langue coupable, ainsi immobilisée. Nous décrivons ici l'appareil le plus sommaire, car les fantaisies des artistes spéciaux avaient embelli la muselière primitive. On était arrivé à un degré de perfectionnement inouï.

Du seizième au dix-huitième siècle, la muselière pour dames a beaucoup servi en Ecosse et en Angleterre; les archives locales en font foi; les œuvres des vieux poètes anglais ne permettent pas de douter de la réalité de ces usages; et puis, il y a les treize muselières du Cheshire, les cinq du Lancashire, les six du Staffordshire, celle du Derbyshire, la muselière en bois du temps de Henri VIII et la muselière écossaise de 1661, nommée « la Bride des Sorcières » où la languette de métal était remplacée par un éperon à trois pointes, aigu et tranchant.

Et, malgré toutes ces précautions, les femmes ont continué à parler beaucoup, comme la terre continuait, d'ailleurs, à tourner ! Dans cette lutte entre la langue et la muselière, c'est la muselière qui s'est lassée la première, bien qu'elle fût en fer. La muselière n'a plus paru en public depuis un suprême essai qui eut lieu à Congleton, dans le Cheshire, en 1824. Ce n'est pas, comme on voit, très ancien.

Parler pour ne rien dire.

L'histoire détaillée des mœurs anglaises donne l'impression d'un peuple qui n'a jamais eu de tendresse pour l'abus des paroles inutiles et qui s'en est, du reste, fort bien trouvé. La muselière pour dames n'est point, certes, le seul ni le principal indice de ce tempérament national. Il y en a un autre qu'il faut cependant recommander aussi aux réflexions de législateurs. En Angleterre, pendant très longtemps, les avocats ne pouvaient pas faire partie du Parlement. On écartait de parti pris tous les gens qui font métier de parler et qui, par conséquent, peuvent avoir pris l'habitude de parler pour ne rien dire.

C'est peut-être à cette exclusion que l'Angleterre a dû d'établir sa vie politique sur des traditions parlementaires fortes, pratiques et sérieuses, qui sont le conservatoire où les pays libres aiment à puiser des exemples et des leçons. Si bien que l'on a cru à la longue pouvoir sans grands risques lever l'interdit et démuseler les avocats comme on avait démuselé les bavardes.

La nouvelle mode, dans les deux cas, est-elle bien la meilleure ? Ce n'est pas le moment d'en décider; mais il est évident que le cas des avocats et le cas des bavardes sont absolument connexes et ne pourraient pas comporter deux solutions.

Que serait devenue d'ailleurs la muselière, en ce temps de féminisme à outrance ? Aujourd'hui, plus que jamais, la parole est au beau sexe.